

« La liste des Brugirard »

Récit héroïque d'une famille française qui a hébergé des juifs pendant la guerre. Récit humaniste de quelques simples héros qui ont bravé la guerre avec une insouciance dangereuse et salvatrice

Jacques Brugirard est un petit homme au passé étincelant. Professeur des universités à la faculté d'odontologie de Lyon, docteur en chirurgie dentaire : les titres s'élevaient sur sa carte de visite avec une malicieuse tendance à l'ironie. Il est pourtant une reconnaissance qui ne figure pas sur ces petits cartons protocolaires. Une reconnaissance qui parle davantage de l'homme que du professeur. Jacques Brugirard, au même titre que ses parents et sa sœur, a été nommé « Juste parmi les Nations » pour avoir aidé, à ses risques et périls, des juifs pourchassés pendant l'occupation.

Aujourd'hui un rescapé témoigne sur l'autel de la république. Un jour de reconnaissance officielle, la tribune vibre au rythme d'un témoignage empreint d'émotions. Une subjectivité contenue au service de l'objective Histoire : « C'était au moment de l'Occupation de la zone dite « libre » et l'instauration du « numerus clausus » dans les facultés. J'avais besoin d'une intervention pour pouvoir continuer mes études. Et c'est tout simplement que je pensais bien faire en m'adressant à la personnalité la mieux placée, c'est à dire au directeur de notre école dentaire, sommité mondiale de l'odonto-stomatologie. « Je ne puis rien faire pour vous, mon jeune ami », me dit-il en me reconduisant à la porte de son bureau. Réaction spontanée de mon professeur Jean Brugirard : « Il ne veut pas s'occuper de toi, parce que tu es juif ? Et bien c'est parce que tu es juif que je t'aiderai ! Et c'est

ainsi que de maître, il devint mon protecteur et... mon sympathique beau-père par la suite ».

Témoignage de Kurt Juttner, lors de la remise officielle de la médaille des Justes parmi les Nations. Kurt était étudiant en art dentaire, d'origine allemande, juif, aidé de 1940 à 1942, hébergé à partir de 1942.

Comme lui, quelques personnes de religion israélite seront hébergées dans la grande villa du Point du Jour. Quelques parmi tant d'autres. On pourrait presque les compter : Monsieur Hirschberg, ancien chef d'orchestre à Berlin, hébergé quelques mois en 1943. Jean Erlich, se faisant appeler Collonges, chimiste allemand, hébergé de 1943 à 1944. Madame Pierre, actuellement émigrée aux États-Unis, née à Sarrebruck, et ses deux enfants dont le mari français, traducteur à la Préfecture, sera fusillé à la Chicotière (Limonest). Françoise Lieber, étudiante en langue allemande, camarade d'Edmée Brugirard, hébergée à partir de la fin de l'hiver 1944. Egon Bondy, autrichien, engagé comme prothésiste dans son cabinet dentaire. Et puis, pour compléter la trop courte mais immense « liste des Brugirard », des personnes qui n'étaient pas israélites : Mademoiselle Menckes, de Baden près de Vienne qui a lui son pays

après l'assassinat du chancelier Dollfuss. Madame Kneessen, nièce de mademoiselle Menckes, et son fils Christian, allemands, dont le mari socialiste avait été emprisonné par Hitler lui-même ; passés en Suisse. Madame Vieil et ses deux fils, Jacques et Philippe, dont la maison cachait 23 tonnes d'armes entreposées par le Général Descours en octobre 1942. Enfin, quelques personnes en court transit dont Pierre Moriau, fuyant le STO en 1943 pour rejoindre le maquis, passé à la Première Armée et blessé à la face en Alsace. Fin de la liste. Fin de l'humanité. Le reste, tout le reste c'était la guerre.

« Un jour de mai... la gestapo française »

Jacques Brugirard, ajusté dans un costume gris un peu démodé, se laisse manger par la mémoire jubilatoire de sa guerre. Il redevient le jeune homme qu'il est toujours, il redevient le montagnard invétéré qu'il a été, il redevient cet homme courageux, inconscient, héroïque. Un témoignage qu'il veut d'abord pour ses parents, couple très simplement tourné vers les autres. C'est surtout après l'occupation de la zone sud, fin 1942, que Suzanne et Jean s'engagent pleinement. Jean soigne dans son cabi-

net dentaire - 1 boulevard des Brotteaux - le Rabbin Kaplan en 1943, le Pasteur de Pury, de nationalité suisse et l'abbé Charrin, curé du Point du Jour. Ces deux derniers surtout lui transmettront des personnes à cacher dans sa grande villa du Point du Jour. Une fois pourtant le couperet est passé très près. Des membres de la gestapo française, après avoir appris en torturant un jeune employé de Jean Brugirard que ce dernier employait officieusement un mécanicien dentiste d'origine juive, Egon Bondy qui réussira à s'échapper, que la famille hébergeait des juifs, arrêtent Jean Brugirard dans son cabinet dentaire. Il est torturé pendant deux heures, rue Tronchet, sans rien avouer. Deux heures qui permettent par relais successif à des proches ou des connaissances de la famille de prévenir les occupants de la maison du Point du Jour.

« La gouvernante de la famille, Maria Detouillon, de très petite taille, faisait les cent pas dans la rue pour que les « hébergés », sortis à la campagne ou en ville, aillent dans la villa voisine, appartenant à la sœur de mon père ». Jacques raconte cette histoire avec la célérité de l'angoisse qui habite encore sa mémoire : « Quand ces bandits sont arrivés à la villa, il n'y avait plus personne ; seules

ma mère et ma sœur les ont accueillis. Cette dernière, licenciée d'allemand, ayant passé trois étés en Allemagne, leur a parlé en allemand, langue qu'ils ne comprenaient pas, puis en français, assez durement, ajoutant qu'elle connaissait un médecin commandant allemand en garnison à Valence, fiancé de sa correspondante allemande. Elle les a menacés d'aller à la Kommandantur et à la vraie gestapo allemande. Ils ont alors demandé, en compensation de l'embauche illégale, une rançon qui devait être versée au Café Morel, place Bellecour le lendemain 3 mai. Deux policiers français, envoyés par le docteur Locard, grand « criminologiste » lyonnais, étaient là pour les accueillir, car ce groupe était connu pour d'autres malversations et escroqueries. Ils ont été arrêtés et transmis à la gestapo allemande qui les a déportés. Notre histoire fut classée ». Classée jusqu'à ce jour de mars 1999 où quelques survivants honorent leurs sauveurs : « On ne pourra jamais rendre justice à cette famille, qui en toute simplicité, a tout fait pour les autres. Papa Bru et maman Bru ont droit à notre affection. Je leur dois d'avoir traversé sans accident une période éminemment dangereuse. C'est une grande joie et une grande émotion pour moi d'être présente pour les honorer ». Françoise Martin-Lieber est le deuxième témoin qui a permis à la famille Brugirard d'être reconnu par The Holocaust Martyrs' and heroes' remembrance Authority.

FABRICE ROUSSEL



Jean et Suzanne Brugirard en 1941.